

resteront muets ; et sais-tu ce qu'elle dira ? Je ne le veux point savoir. . . je veux écrire. Voici une histoire religieuse. — Mais le sujet me plaît. . . — Je ne discuterai pas là-dessus, qu'il soit religieux ou non, s'il est amusant, il doit plaire. D'ailleurs je ne vois pas pourquoi un souvenir de retraite n'intéresse point comme une impression de voyage. Eh ! bien, vite un souvenir, le lecteur en jugera.

Dans une province, dont le nom nous importe peu, vivait une famille très-distinguée par sa naissance et plus encore par sa tendre dévotion à la Ste. Vierge. Pour procurer à ses bons enfants d'innocents plaisirs, le père leur achète une comble de ces petits oiseaux qui, à force d'exercice, répètent assez bien les mots qu'ils entendent prononcer. Il faut voir avec quel empressement nos jeunes maîtres propagent des leçons à leurs élèves. Aussi quelques semaines de travaux, et la couple charmante parle à merveille.

Je ne sais pas combien de temps après la cage par oubli, reste ouverte. Un ciel par et sercin, les chants mélodieux de leurs compagnons qu'ils aperçoivent perchés dans un arbre près d'une fenêtre aussi ouverte en ce moment, tout l'invite à recouvrer les droits qu'elle a perdus. Quel concert harmonieux ! Tous les appartements retentissent de leurs joyeux concerts. On dirait néanmoins qu'il leur en coûte un peu de quitter leur demeure. Souvent dans leur captivité, on leur a présenté des épis délicieux. La liberté, pourtant, est bien douce : un seul s'échappe. Quel sera désormais l'ennemi de celui qui est resté dans la prison ! Plus de compagnon, plus de concerts. De tristes accents succèdent aux bruyants transports. Vous croiriez qu'il en a pour la vie à rester seul. Mais attendez. Notre fugitif, content de respirer en liberté s'est élevé dans les airs. C'est précisément le même empire qu'il a tant de fois parcouru ; le spectacle de la nature n'a point changé : partout il se reconnaît : il vole il vole.

Soudain, un cri effroyable ; quest-ce ? Il le sait bien ; il fuit. Inutile : l'oiseau vorace l'a vu et le rattrape. L'air siffle sous leurs ailes ; leurs cris percent les nues. Ils décrivent de longs cercles dans l'espace ; l'ennemi poursuit impitoyablement sa proie. Enfin lassé de tant de courses, le petit fuyard, ne peut plus fuir. Se sentant saisi par son ennemi, il s'écrie, comme tout-à l'heure dans sa cage : *Ave Maria, Ave Maria* : à l'instant l'oiseau affamé est percé par un trait lancé au hasard, et tombe mort sur la place. En moins de deux minutes, le petit oiseau a regagné son com-

pagnon. *Ave Maria* dit l'un ; *Ave Maria* dit l'autre ; et ils le redirent encore longtemps.

Que vous preniez cette histoire pour une parabole, peu m'importe. St. Mélicton et Thomas à Kempis l'ont racontée. Je la tiens du R. Père Schneider. Cet excellent célèbre prédicateur pour apprendre à des enfants combien on doit avoir confiance à la Ste. Vierge, a rapporté cette parabole : et moi, à vingt-près, j'aime à la retenir. D. G.

DÉCEMBRE.

Ce mois est appelé de ce nom, parce qu'il était le dixième après celui de Mars, qui était le premier de l'année de Romulus.

C'est en décembre que les Romains célébraient les fêtes de Saturne, si connues sous le nom de saturnales. Elles furent établies à Rome, l'an 257 de sa fondation. D'abord les fêtes ne duraient qu'un jour, Auguste ordonna qu'elles se célébrassent pendant trois jours, depuis le 17 jusqu'au 19. Caligula ajouta un quatrième jour, qu'il appela *Juvenalis*, ou fête des jeunes gens. Pendant la durée de ces fêtes, les tribunaux étaient fermés, les écoles vacuaient, il n'était permis d'entreprendre aucune guerre, ni d'exécuter un criminel, ni d'exercer d'autre art que celui de la cuisine, toute licence était donnée aux esclaves.

Immédiatement après les saturnales, on célébrait la fête des Sigillaires, aussi appelée, parce que sa célébration consistait surtout dans l'envoi que se faisaient les Romains de présents, tels que cachets, anneaux, et autres petits objets de sculpture, comme à Noël, en Allemagne, et au 1er jour de l'an, ici.

MÉCANIQUE INGÉNIEUSE.

M. Descartes, mathématicien et mécanicien, décrit dans son *Traité des forces mécaniques*, une petite mécanique fort ingénieuse qu'il avait composée pour le dauphin, fils de Louis XIV ; c'était un petit carrosse qui allait et venait sur une table. Voici comment l'inventeur en parle :

« L'espace, ou le chemin donné, que le carrosse devait parcourir, était, dit-il, la table du conseil du Roi, à Versailles, longue de 7 pi. 4 po. et large de 3 pi. 6 po. ; on plaça le carrosse à l'extrémité de la table opposée à celle où était le fauteuil du Roi. Dans l'instant le carrosse partit ; les chevaux plièrent les jambes, les levèrent et marchèrent comme des chevaux vivants. Arrivé au bout de la table, le cocher qui tenait les rênes des chevaux, les tira pour les faire retourner. Le carrosse parcourut ainsi la longueur de la table une seconde

fois ; mais n'ayant encore retourné, le cocher fit passer le carrosse entre l'écritoire du Roi et le papier qui était sur la table. Il se trouva là placé précisément devant le Roi, et l's'y arrêta. Alors un laquais qui était derrière le carrosse sauta en bas. Un petit page habillé en hussard se leva, courut à la portière et l'ouvrit. Un petit Monsieur qui était dans le carrosse descendit, s'avança vers le Roi, lui fit un profond salut et présenta un placet d'une manière tout à fait naturelle. Il attendit un peu comme pour savoir la réponse. Pendant ce temps le petit page badinait avec la portière en la fermant et l'ouvrant alternativement.

Pendant le Monsieur fit un second salut au Roi, reentra dans son carrosse, en se retournant un peu de côté pour ne pas perdre le roi de vue, et s'assit sur le coussin. Le petit hussard referma aussitôt la portière, remonta sur sa souperette et se coucha comme auparavant. Il était à peine couché que le cocher donna un coup de fouet, et les chevaux reprirent leur train. Le laquais courut après le carrosse et s'arrêta derrière avec beaucoup de célérité. Les chevaux se détournèrent une troisième fois au coin de la table, en firent encore le tour, toujours guidés par le cocher qui les fouettait de temps en temps. Enfin le carrosse s'arrêta de lui-même au même endroit d'où il était parti, comme s'il entra dans la cour ou dans la remise, après avoir fait sa course. »

BON MOT.

Malherbe dînait un jour chez l'Archevêque de Rouen. A peine fut-il sorti de table, qu'il s'endormit. Le prélat qui devait prêcher et qui prêchait très-mal, l'éveilla et l'invita au sermon. « Ah ! Monseigneur, dit Malherbe, dispensez m'en s'il vous plaît, je dormirai bien sans cela. »

LA MAISON DE JEU.

Il est trois portes à cet antre ;
L'espoir, l'infamie et la mort.
C'est par la première qu'on entre,
C'est par les deux autres qu'on sort.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée, des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

Chez les Externes, M. P. DROLET.
A la petite salle, M. E. TASCHEREAU.
Au collège St. Hyacinthe, Mr. ADOLPHE JACQUES.

L. C. O. GRÉNIER, *Gérant*.